



CRISTINA BOÏCO

1916-2002

Cristina Boïco, juive roumaine, naît à Botosani. Très jeune, elle adhère au mouvement clandestin des Jeunesses communistes. Etudiante en biologie à Bucarest, elle s'expatrie en France en 1938 pour y parfaire sa formation.

A Paris, elle fréquente les milieux scientifiques progressistes et milite contre le fascisme. En 1941, elle participe à l'Organisation Spéciale (OS) créée par les communistes et s'engage dans la lutte armée au sein de la M.O.I. Elle intègre les FTP-M.O.I. à leur création, en 1942, dans le groupe roumain. Proche du responsable militaire Boris Holban, qu'elle a connu à Bucarest, elle prend la direction du Service de renseignement parisien des FTP-M.O.I. en 1943. Elle conçoit et organise,

notamment, l'attentat réussi contre Ritter, le dirigeant nazi du STO.

Cristina Boïco échappe à la vague d'arrestations qui décime les FTP-M.O.I. et poursuit son engagement de combattante jusqu'à la fin de la guerre.

Après la Libération, elle regagne la Roumanie où elle exerce diverses responsabilités.

Victime des "purgés" du régime Ceausescu, elle fuit son pays en 1987 et s'installe en France.

EDITORIAL

Fin d'année 2020

Non terminée ou enfin terminée ?

Cette année a commencé comme si 2020 ne s'était pas terminée. Les angoisses et incertitudes demeurent face à un virus toujours présent et à ses conséquences sanitaires, économiques et sociales.

2020 a confirmé quelques évidences :

- Investir dans la recherche de façon significative est indispensable pour répondre aux besoins de la société.
- Les sommes colossales englouties à l'échelle mondiale notamment par la dissuasion nucléaire doivent servir à la santé et à l'éducation de tous.
- Le sens des responsabilités et le dévouement d'innombrables travailleurs de tous les secteurs permettent de

faire front contre le désastre qui nous guette.

Malgré la situation sanitaire, nous avons poursuivi notre travail et beaucoup progressé. Nous envisageons la mise en ligne de notre musée à l'automne et son inauguration officielle à cette occasion si la situation le permet. Le rôle important joué par la section juive de la MOI dans la Résistance en France sera bientôt connu de tous.

Nous avons prévu un riche programme d'activités, la crise sanitaire nous a contraints à l'inaction.

Nous reprenons nos activités en distanciel et vous proposons avec l'UJRE et l'AACCE deux rencontres en zoom.

- Le 13 mars à 14 h 30, avec Ruth Zylberman, au sujet de son livre " 209 rue Saint-Maur".

- Le 7 avril à 18 h, avec Zoé Grumberg, une conférence débat intitulée "Le secteur juif du PCF, de la Libération à la fin des années 50 (UJRE-CCE...)"

Nous espérons que vous serez nombreux à y participer.

Et nous formulons des vœux pour que l'année 2021 nous apporte bonheur et santé.

Le Bureau de MRJ-MOI

Retenez les dates du 13 mars et 7 avril pour les prochaines activités de l'association par zoom.

Un mail d'invitation vous sera adressé

Elsa Triolet au procès de Nuremberg :

une observation lucide

Le procès de Nuremberg, intenté par les puissances alliées contre 24 des principaux responsables du troisième Reich s'est tenu entre novembre 1945 et octobre 1946, à Nuremberg, alors en zone d'occupation américaine. 24 hauts dignitaires nazis sont visés par quatre chefs d'accusation parmi lesquels figure, pour la première fois de l'histoire, celui de crime contre l'humanité. Trois accusés sont acquittés, sept condamnés à des peines de prison et les 14 restants à la pendaison.

Ce procès est relaté par Elsa Triolet qui a pu y assister en tant que journaliste. Marianne Delranc Gaudric, auteure d'une thèse et d'autres ouvrages sur Elsa Triolet, évoque ci-dessous le reportage d'Elsa Triolet

Le cadre du procès et la valse des juges

Elsa Triolet évoque, dans une première partie, le cadre du procès et les difficultés qu'elle a rencontrées pour s'y rendre : multiples démarches auprès des Américains, enquête incroyable du commissaire de son quartier qui lui demande ce qu'elle a fait pendant l'Occupation.

Nuremberg est une ville en ruines, (matérielles et morales), et le contraste est saisissant entre cette atmosphère et celle du Grand Hôtel où se rencontrent les journalistes et tous ceux qui, du côté des Alliés, participent aux audiences : « on y voit danser les juristes, les dactylos, les interprètes, la presse, l'accusation et, ceci n'est pas une légende, on y voit danser les juges ! ». D'où le titre du reportage. Cette légèreté choque ceux qui ont perdu, comme Elsa Triolet, une mère ou des amis proches dans la guerre qui vient de se terminer. Son impression de malaise vient également de l'aspect routinier des séances, qui a frappé aussi Léon Poliakov (cf. son livre *Le Procès de Nuremberg*).

L'hypocrisie de Baldur von Schirach

La deuxième partie est consacrée aux interrogatoires de von Schirach, dans un récit très condensé¹, mettant l'accent d'abord sur l'hypocrisie et l'autocomplaisance de l'accusé, qui se flatte d'avoir été « le propagandiste de Goethe à côté du propagandiste du national-socialisme ». « N'empêche que Schirach nous parlera de Weimar, sa ville d'adoption et donc de Goethe, et encore, et encore

de Goethe (ce qui fera dire plus tard, et dans le privé, à un des juges : « Personne ne lui reproche d'aimer Goethe, mais bien d'avoir brûlé Heine !) » écrit Elsa Triolet. Puis elle rapporte les explications de l'accusé sur son antisémitisme :



« la jeunesse de son temps se tournait vers l'Amérique, il avait lu le livre de Henry Ford : *Le Juif international* et il était devenu antisémite » ; façon perverse de mettre en cause les États-Unis, mais référence réelle aux 91 articles intitulés *Le Juif international* :

problème mondial, parus à partir de 1920 dans le journal de Ford, le *Dearborn Independent* et réunis ensuite en quatre volumes. Elle retient aussi ce qu'il dit de sa visite du camp de Mauthausen, de façon abrégée tant son récit est révoltant, et s'arrête sur le témoignage d'un poète allemand, Hans Carossa, qui « a écrit à l'avocat comme témoin à décharge pour Schirach. »

Or, Carossa fut traduit avant-guerre par Jacques Decour. Elsa Triolet fait remarquer que Carossa « n'a pas été témoin à décharge pour Jacques Decour. »

Elle évoque la mémoire de Jacques Decour au moment où une polémique se développe en France en mai 1946, selon laquelle les communistes

n'auraient commencé à résister qu'après l'entrée en guerre de l'Union Soviétique.

Le 31 mai, Claude Morgan répond dans *Les Lettres françaises* sous le titre *Sur les ruines de la morale*, en rappelant que c'est en octobre 1940 que parut le premier numéro de *La Pensée libre*, publié sous la direction de Georges Politzer et Jacques Decour, et que le même mois ils réunirent les premiers textes de *L'Université libre*, distribuée dans Paris le 1er novembre 1940. Le même n° des *Lettres françaises* publie en première page *Trois inédits de Jacques Decour*. Elsa Triolet inscrit ainsi son reportage dans l'actualité française.

Le nazisme n'est pas mort, la réalité le prouve

Dans la dernière partie, elle s'arrête sur l'accusation dont Schirach est l'objet, d'avoir diffusé parmi les jeunes hitlériennes un chant disant : « *Heute gehört uns Deutschland, Morgen die ganze Welt...* Non, dit Schirach, la chanson est : *Heute hört uns Deutschland*, et non *gehört...* *Hört* veut dire entend, *gehört* veut dire : appartient.



Est-ce donc : 'Aujourd'hui nous appartient l'Allemagne et demain le monde entier', que les services de propagande de Schirach apprenaient à chanter à la jeunesse hitlérienne ? »

En fait, cette question est soulevée le premier jour de l'interrogatoire. Si Elsa Triolet la garde pour la fin du reportage, c'est que dans cette dernière partie, elle sort du lieu du procès, excédée, et parcourt la ville en ruines, où elle va trouver la réponse concernant le texte exact de la chanson. Elle la trouve au meeting électoral du parti socialiste, sur la place Adolf Hitler. Et que dit l'orateur ? 'La jeunesse allemande n'est pas responsable', et il me semble que j'entends Schirach. L'orateur dit maintenant : 'Oublions que nous avons chanté ; aujourd'hui nous appartient l'Allemagne et demain le monde entier !' Quel dommage que les juges ne viennent pas vérifier les dires des Schirach sous le ciel de la place Adolf Hitler ! Mais l'orateur continue : 'Restons dans notre, ah ! si petite Allemagne...' Juste ! Très bien ! fait la foule ». C'est donc la vie,

plus que les débats en lieu clos, qui fait découvrir la vérité.

Au total, ce reportage est assez critique : le procès dure trop longtemps et offre aux nazis une chance de se réorganiser ; on n'y lutte pas suffisamment contre l'idéologie nazie elle-même. « J'ai rapporté de Nuremberg l'impression d'avoir plongé dans un abîme sans fond, on n'y fait pas ce qu'il faut ! Pourquoi n'y fait-on pas ce qu'il faut ? » Au même moment, Ilya Ehrenbourg exprime une vision plus positive du procès qui « met en garde contre les erreurs du passé, contre l'indifférence² ». Cependant, Elsa Triolet termine sur une note plus positive « Mais ce n'était pas du tout mon dessein de faire le procès du procès, je me suis laissé emporter par une sorte de vertige ». Sensible à l'atmosphère trouble de l'immédiate après-

guerre, et sans doute à la « guerre froide » qui se prépare, elle appelle à l'unité des Alliés et des résistants dans la dernière phrase du texte :



« Unissons-nous, oublions encore une fois nos querelles pour défendre une vie qui serait une vie vraiment humaine ». Si bien que son reportage, avec son pessimisme et sa précision, apparaît comme une façon d'agir par écrit sur l'opinion publique, de l'alerter et de défendre l'unité de ceux qui se sont battus contre le nazisme, au moment où celle-ci commence à se fissurer ».

Marianne Delranc Gaudric

[1] Le texte officiel du Procès de Nuremberg concernant von Schirach occupe 181 pages du t. XIV.

[2] I. Ehrenbourg, Sur les routes de l'Europe, 1946.

MEMOIRE

LA RAFLE DE MARSEILLE : 1943

Avec la complicité des autorités françaises

La résistance s'organise

A la suite de l'invasion allemande de la zone sud, les troupes allemandes occupent Marseille à partir du 12 novembre 1942. La Résistance organise plusieurs attentats contre l'occupant. Le 3 janvier 1943, un groupe FTP-MOI auquel appartenait Elena (Hélène) Taich, une immigrée bessarabienne de 23 ans, jette des explosifs dans l'hôtel Splendide, situé au pied des escaliers de la gare Saint-Charles, très fréquenté par les Allemands. Presqu'au même moment, un autre groupe, mené par Lev Tchernine, fait sauter une maison de tolérance, réservée aux troupes d'opérations, rue Lemaître.

Après ces actions, Himmler ordonne le 18 janvier : "l'arrestation des criminels de Marseille et leur déportation vers l'Allemagne" ; la destruction du "quartier criminel" ; la participation de la police française et de la "garde mobile de réserve" à ces opérations.

Organisation de "la rafle"

La rafle est encadrée, côté allemand par Carl Oberg, chef supérieur de la SS et de la police pour la France, Bernhard Griese, SS et policier régulier allemand, Rolf Mühler, chef du commandement de la police de sécurité et de sûreté et Hans-Gustav, Wehrmacht.



Côté français, l'opération est placée sous l'autorité de René Bousquet, secrétaire général de la police de Vichy, d'Antoine Lemoine, préfet régional de

Marseille et de Maurice de Rodellec du Porzic, intendant de police de la ville. Il ne s'agissait pas d'une rafle comme on en avait connu en France en 1941 et 1942.

Les Allemands voulaient la destruction des vieux quartiers, dont les ruelles qui serpentent des quais du Fort Saint-Jean jusqu'à la montée des Accoules sont réputées être un "repaire" de la Résistance. Himmler en parlait comme de la "verruve de l'Europe". En fait, c'était un quartier populaire où vivaient de petites gens, des ouvriers, des pêcheurs, des artisans. Quant à la pègre, à l'époque, elle servait d'indics ou de gros bras à la... Gestapo.

Se souvenir, ne pas oublier...

Il y a 74 ans, du 22 au 28 janvier 1943, l'occupant nazi aidé par la police française se lançait dans une rafle générale sur tous les quartiers du centre de Marseille. 400.000 personnes étaient

contrôlées sur le Vieux-Port, de la Canebière aux Réformés, de l'Opéra à la rue Longue des Capucins et Belsunce, de Saint-Lazare à la Belle-de-Mai. 5.956 hommes, femmes, enfants étaient arrêtés, 3.977 presque immédiatement relâchés mais 1.642 étaient envoyés aux Baumettes dont 782 juifs de Marseille transférés dès le 24 au matin au camp de Compiègne. Aucun ne reviendra du camp d'extermination de Sobibor.

La communauté juive de Marseille comptait environ 10.000 personnes, dont plus de la moitié d'immigrés. Elle était plurielle et peu politisée par rapport aux Juifs de Paris. Les Comtadins, Juifs du Pape, étaient là depuis longtemps, se disaient Français de souche et beaucoup étaient laïcs. Les séfarades judéo-espagnols étaient arrivés par vagues successives de l'empire Ottoman en particulier après le grand incendie de Salonique en 1917 et d'Italie. Les Juifs Tunisiens, Marocains, Algériens étaient nombreux ;

les Ashkénazes se composaient de Juifs alsaciens venus après la guerre de 1870 ainsi que de quelques Allemands et Juifs d'Europe centrale et orientale.

Après la débâcle de 1940, le nombre d'immigrés avait considérablement augmenté soit qu'ils ne pouvaient rentrer chez eux en zone occupée soit qu'ils avaient réussi à fuir celle-ci.

Le cœur de Marseille détruit

Du 1^{er} février au 17 février, les Allemands dynamitent et rasant le cœur historique de Marseille. 1.494 immeubles tombent les uns après les autres, laissant 14 hectares de gravats et de ruines. Sur les

25.000 habitants évacués, 5.000 parviennent à s'échapper, 20.000 sont envoyés à Fréjus. Les Allemands en arrêtent 800,

parmi lesquels les familles juives des rues commerçantes et 600 "suspects" qui sont internés à Sachsenhausen, essentiellement des jeunes issus de familles marseillaises, italiennes et corses des vieux quartiers.

A peine 100 survivront.

*Bernard
Frédéric*



LECTURE

Elsa Triolet, naissance d'une écrivaine

Sous ce titre, Marianne Delranc Gaudric publie un livre grand public issu des recherches sur les débuts en écriture d'Elsa Triolet et son passage du russe au français. Ayant étudié ses manuscrits en russe, journaux intimes et "brouillons" de ses premiers romans, elle montre qu'Elsa Triolet n'est pas seulement la "muse" d'Aragon mais une auteure de qualité dont les livres abordent les grands problèmes du siècle.

Elsa Triolet est resituée dans son milieu culturel et l'auteur montre qu'elle s'inscrit dans une longue tradition d'interpénétration des cultures russes, française, juive, allemande. Elle souligne l'importance pour Elsa Triolet de son origine juive qui apparaît notamment dans ses journaux intimes et engendre sa révolte notamment au moment de l'affaire Beilis.

L'auteur montre comment les manuscrits

sont en grande partie autobiographiques tout en étant ancrés dans l'histoire, qu'il s'agisse de la Révolution d'Octobre ou des prémisses de la guerre et la montée du fascisme.

Ce livre s'arrête avec "Bonsoir, Thérèse" en 1938. Après Elsa Triolet devient une écrivaine française résistante et célébrée comme telle en 1945, étant la première femme à recevoir le prix Goncourt.

ILS NOUS ONT QUITTES

Salomon (Yvan) Korolitski 1928 - 2020

Né à Paris dans une famille d'immigrés juifs pratiquants, il n'a pas quinze ans lorsqu'il gagne Lyon après la rafle du

Vel'd'Hiv et y rejoint l'un de ses frères (Bernard) et l'une de ses sœurs (Josée) à l'UJJ-MOI. Devenu membre puis responsable d'un des groupes de combat de l'UJJ il participe aux actions armées. Homme chaleureux, il témoignait régulièrement, récemment encore en 2020

auprès des lycéens, aux journées mémorielles sur la Résistance où il s'était engagé pour venger ses camarades d'école sans défense emmenés dans les rafles. Il avait reçu la distinction de Chevalier de la Légion d'Honneur au titre des *anciens résistants particulièrement valeureux*.

La Lettre MRJ-MOI

Mémoire des résistants juifs de la MOI

Cinq numéros par an édités par l'Association MRJ-MOI

Directrice de la publication : Claudie Bassi-Lederman

Comité de rédaction : Claudie Bassi-Lederman, Julien Hirs,

Monique Kreps, Jeanne Lafon-Galili, Liliane Turkel

Les articles publiés n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

ISSN 0753-3454

Imprimé par Graphirel Paris

Abonnement annuel : 6 €

MRJ-MOI 14 rue de Paradis 75010 Paris

www.mrj-moi.com – mrjmoi@mrj-moi.com

Maurice Cling 1929 - 2020

Né en 1929 à Paris dans une famille juive d'origine roumaine, Maurice Cling est déporté à l'âge de 15 ans à Auschwitz avec sa mère, son père et son frère aîné. Dès l'arrivée dans le camp, ses parents sont gazés, son frère disparaîtra plus tard lors d'une sélection.

Inlassable témoin, passeur de mémoire, il a relaté son parcours dans un livre *Un enfant à Auschwitz*.

Le 5 décembre 2020, nous avons publié un article en hommage à Maurice sur le site de MRJ-MOI dont il fut le parrain dès sa création en 2005.

Merci à tous ceux qui ont songé ou songent à (ré)adhérer à l'Association ou se (ré)abonner à La Lettre.

Merci pour vos dons plus que jamais nécessaires et urgents pour mener à bien toutes nos actions.